

(En)quête de notre enfance-opus 1

de Daniela Labbé-Cabrera et Aurélie Leroux

Par Pascale Mignon

texte lu à l'occasion de la journée de sensibilisation

Jamais trop petite ni trop petit pour lire le monde !

Théâtre et albums à l'adresse de la jeunesse : quelles médiations ?

Le 19 avril 2016 à Marseille

avec le Théâtre Massalia-Marseille et l'agence « Quand les livres relient »

A l'automne dernier, c'était un jour où les branches des arbres étaient enveloppées de vent, où leurs feuilles commençaient à les quitter et tournoyaient, sans maîtrise aucune, ni du temps de leur escapade, ni du lieu de leur atterrissage, la pluie s'annonçait..., j'étais dans un train vers la banlieue Nord de Paris, Rosny sous Bois, invitée par la « Compagnie d'à Côté », pour assister au spectacle :

(En)quête de notre enfance-Opus 1.

Jamais tranquille lorsqu'il s'agit de m'aventurer vers un lieu inconnu : crainte de ne pas trouver, de me perdre, crainte d'être en retard, crainte de ce que je vais trouver, de qui je vais rencontrer, d'être perdue..., même si désormais mon GPS ambulante tente d'amenuiser mes tourments.

Ce jour là, sont aussi conviés des enfants de crèche entourés d'auxiliaires de puériculture, et de tout jeunes enfants accompagnés de leurs assistantes maternelles. Ils sont là dans le hall attendant le moment d'avancer vers l'espace du spectacle.

Beaucoup d'agitation, de bruit, de cris, de voix, de rires d'enfants, quelques pleurs..., peut-être de la crainte... : il faut retirer ses chaussures, les aligner près du mur... Pas si facile d'être chez soi dans un lieu inconnu..., peut-être de l'incertitude... on retire ses chaussures, mais où va-t-on entrer... Peut-être le trac du spectateur...

Du silence avant d'entrer..., Justine continue de pleurer... les bras de l'assistante maternelle l'apaise... Chacun avance, les uns derrière les autres, formant une longue colonne. C'est presque tout noir, un chemin de lumière nous guide jusqu'aux murs de papier d'une petite maison sans toit, une maison qui n'a que des murs et 4 portes; il ne faut pas s'appuyer, ce sont des murs qui tiennent debout mais qui ne tiennent pas le dos. Les portes, on ne les voit pas, elles sont comme les murs, en papier blanc, opalescent, elles n'ont pas de poignées, on ne les remarque que lorsqu'elles coulissent pour faire une ouverture ou une fermeture. Elle a un petit air japonais cette maison...

Katsumi Komagata est tout près...

A l'intérieur, deux chemins qui se croisent, mais nous, les spectateurs, nous ne faisons que les traverser, ou les longer, on ne s'y arrête pas ; on s'installe dans les espaces créés par ces chemins, il y en a quatre, qui font bord avec les murs fragiles de la maison de papier, des espaces aux tapis de nuages, tout blancs. Seuls appuis possible : sa propre colonne, le buste de l'assistante maternelle ou de l'auxiliaire, ou se mettre sur le ventre...

Installés sur un nuage... sans risquer la chute ! Un rêve d'enfant qui ne nous lâche

pas si facilement !

Il fait clair dedans et sombre dehors..., puis cela devient sombre dedans... dehors, de délicats halos de lumière se dessinent réalisant de fragiles ombres sur les murs... Le bruissement furtif d'une porte qui coulisse et... « Elle » est là. Du silence, des chants d'oiseaux...« Elle » avance, aussi légère que sa petite robe noire, pieds nus sur le sentier tracé entre les nuages... Elle marche lentement, à la croisée des chemins « Elle » découvre un rond de lumière blanche, « Elle » hésite, y aurait-il danger à toucher ce rond de lumière avec son pied nu ? Non, après un premier essai avec la pointe de son pied, elle se risque à l'y plonger, fait surgir de la lumière au cœur d'un nuage et du jeu s'installe...

De la musique, du bruit, de la respiration, du souffle... Entre noir et blanc, ombre et lumière, rapidité/lenteur, avance/recul, cache-cache avec soi-même, avec l'invisible, apparition/disparition, dedans/dehors, le plaisir de la surprise, de l'inattendu, le plaisir du répétitif, l'attente du mouvement, de l'arrêt, écouter, regarder, chercher, être à l'affut, ramper, marcher, danser, s'étourdir, vaciller, chuter, se relever..., la fraîcheur d'une nuée de pommes rouges s'appropriant sentiers et nuages..., la magie d'un si petit cube de lumière, flottant dans les airs, au gré du vent peut-être, puis il disparaît... S'est-il éteint ? Est-il invisible ? L'a-t-on oublié ?

Tous ces mouvements de vie sur deux chemins à la croisée des nuages...

Pendant ce temps sur les nuages ça bouge, ça parle, ça écoute, ça regarde, ça se calle, ça se tait... ça attrape une pomme rouge au passage, Jérôme pour, lui aussi, la faire rouler, Hélène pour la donner à sa Compagnie d'A Côté, Myriem pour la croquer... et Youssef appelle « papa », quand « Elle » disparaît et réapparaît... Que dire de Fatima qui lève les yeux tout au long du spectacle vers le petit cube de lumière qui n'éclaire plus, là au dessus du toit qui n'existe pas, comme s'il fallait surtout ne pas le perdre de vue... Sur les nuages, ils jouent. Comme « Elle », ils cherchent toujours un-je-ne-sais-quoi : de la lumière, de la musique, le personnage lui même..., et trouvent un-petit-rien qui ressemble au plaisir de la curiosité..., ou peut-être à celui de la sensualité... à en croire Fatou, qui avant de quitter la maison aux murs de papier, s'est allongée par terre et s'est roulée avec délectation sur le nuage-tapis-blanc...

Lorsque la musique s'arrête que « Elle » est sortie puis revient dans la maison-cube poussant le château-roulant, construit avec les livres-tableaux de Katsumi Komagata, la surprise se lit à nouveau sur les visages des jeunes spectateurs, chacun comprend qu'il va pouvoir les toucher, les regarder, va en chercher un, puis revient vers celui ou celle qui l'accompagne, se cale sur ses genoux, le regarde, écoute ce qui lui est dit, raconté..., le tourne, le retourne, le plie, le déplie, le replie et repart en chercher un autre ou l'échanger ou ne s'en sépare pas et revient avec le même... Et pourtant lorsqu' « Elle » commence à reconstruire le château-roulant des livres-tableaux de Katsumi Komagata, et signifie ainsi la fin de ce temps, cela va de soi, chacun apporte le tableau qu'il a dans les mains et participe à la reconstruction...

Le château-roulant ne sera pas aussi parfait qu'à l'arrivée, la vie sera passée par là..., avec ses ratés et ses imperfections, mais chacun, peut-être, en aura fait son œuvre...